

## 69. Le fils perdu et retrouvé.

À travers cette histoire connue nous est conté ce que nous perdons facilement : l'amour fraternel. N'avons pas trop souvent la nuque raide et le cœur dur comme la pierre ? Ne sommes-nous pas enclins à juger ou mépriser ? Jésus-Christ le sait et il nous invite à oser plutôt tout ce qui découle de la bienveillance, d'un retour nécessaire à la vie. N'est-ce pas naïf et choquant ? Oui, la miséricorde est toujours choquante, tout comme l'humilité, le dévouement pour les autres, la générosité, le don, l'accueil ou le soin consenti les uns pour les autres : Jésus a vécu ainsi voulant débloquer ce que l'angoisse humaine et religieuse avait bloqué; ce fut un électrochoc salutaire qui ne doit pas nous faire oublier toutefois que la paix et l'harmonie sont toujours à inventer, à construire, à cultiver. Elles demandent effort, combat, engagement. Elles n'arrivent pas parce qu'on a supprimé les motifs de désaccord, mais parce qu'on a appris à les gérer autrement que par la violence.

Luc 15, 11 Jésus dit encore : Un homme avait deux fils.

12 Le plus jeune dit à son père : Mon père, donne-moi la part de notre fortune qui doit me revenir. Alors le père partagea ses biens entre ses deux fils.

13 Peu de jours après, le plus jeune fils vendit sa part de la propriété et partit avec son argent pour un pays éloigné. Là, il vécut dans le désordre et dissipa ainsi tout ce qu'il possédait.

14 Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à manquer du nécessaire.

15 Il alla donc se mettre au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses champs garder les cochons.

16 Il aurait bien voulu se nourrir des fruits du caroubier que mangeaient les cochons, mais personne ne lui en donnait.

17 Alors, il se mit à réfléchir sur sa situation et se dit : Tous les ouvriers de mon père ont plus à manger qu'ils ne leur en faut, tandis que moi, ici, je meurs de faim !

18 Je veux repartir chez mon père et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre Dieu et contre toi,

19 je ne suis plus digne que tu me regardes comme ton fils. Traite-moi donc comme l'un de tes ouvriers.

20 Et il repartit chez son père. Tandis qu'il était encore assez loin de la maison, son père le vit et en eut profondément pitié : il courut à sa rencontre, le serra contre lui et l'embrassa.

21 Le fils lui dit alors : Mon père, j'ai péché contre Dieu et contre toi, je ne suis plus digne que tu me regardes comme ton fils...

22 Mais le père dit à ses serviteurs : Dépêchez-vous d'apporter la plus belle robe et mettez-la-lui ; passez-lui une bague au doigt et des chaussures aux pieds.

23 Amenez le veau que nous avons engraisé et tuez-le ; nous allons faire un festin et nous réjouir,

24 car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et je l'ai retrouvé. Et ils commencèrent la fête.

25 Pendant ce temps, le fils aîné de cet homme était aux champs. A son retour, quand il approcha de la maison, il entendit un bruit de musique et de danses.

26 Il appela un des serviteurs et lui demanda ce qui se passait.

27 Le serviteur lui répondit : Ton frère est revenu, et ton père a fait tuer le veau que nous avons engraisé, parce qu'il a retrouvé son fils en bonne santé.

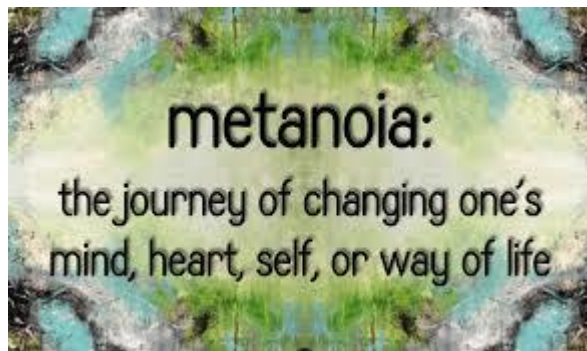
28 Le fils aîné se mit alors en colère et refusa d'entrer dans la maison. Son père sortit pour le prier d'entrer.

29 Mais le fils répondit à son père : Écoute, il y a tant d'années que je te sers sans avoir jamais désobéi à l'un de tes ordres. Pourtant, tu ne m'as jamais donné même un chevreau pour que je fasse la fête avec mes amis.

- 30 Mais quand ton fils que voilà revient, lui qui a dépensé entièrement ta fortune avec des prostituées, pour lui tu fais tuer le veau que nous avons engrainé !
- 31 Le père lui dit : Mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce que je possède est aussi à toi.
- 32 Mais nous devons faire une fête et nous réjouir, car ton frère que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et le voilà retrouvé !

**Notes :** 1. La part d'héritage est ce dont le fils avait besoin pour quitter le nid familial dans lequel il étouffait.

2. Cette vie de désordre est définie par un terme vague.
3. Pour un Juif, le porc est un animal impur ; en être le gardien était une déchéance.
4. Rentrer en soi-même est signe de repentance. C'est elle qui permettra le retour et le déclenchement de l'amour du père. Il prend son fils dans ses bras malgré son indignité ; il lui fait mettre la belle robe, l'anneau signe d'autorité, les sandales de l'homme libre ; l'accueil du père empêche le fils d'avoir à s'humilier, son amour dépasse tout système de rétribution.
5. La suite du dialogue avec le fils aîné décrit la mentalité des Pharisiens. Ils étaient sûrs de leur bon droit ; l'aîné méprise son frère accentue son indignité (il a mangé ton avoir avec des filles) et reproche au père sa faiblesse.
6. Le père explique : tout mon avoir est à toi, mais ton frère était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé ; voilà ce qui compte pour Dieu.



Nous voici invités à dépasser le mortifère par le repentir : Le repentir est une ré-orientation du désir qui s'exprimait par rapport au monde et qui maintenant est orienté vers Celui qui est Source de désir en nous car il est Source de vie.

L'homme enfermé en lui-même, réduit à son individualité naturelle, immergé dans les soucis de la vie temporelle, s'aliène aux nécessités de la survie existentielle : s'installent la peur de manquer, l'angoisse

de l'insécurité, la hantise de la solitude, qui trop souvent font prendre des décisions qui engendrent des conséquences fâcheuses et alourdissent le fardeau du quotidien. Cette aliénation au monde visible, extérieur à cet univers clos où tout est référé à nos perceptions et à nos conceptions, c'est le mouvement de l'égoïsme.

Maurice Bellet nous dit les méfaits du mortifère :

« L'impuissance ou le refus à vraiment naître, la contre-naissance qui est, pour qui l'éprouve, condamnation de son existence même.

La violence, qui fait de l'autre un esclave, une chose ; l'amour y est, en vérité, haine, et même plus bas ; mépris.

La solitude, l'enfermement en soi-même, et d'abord par le corps même : nul autre à aimer.

L'enfermement dans le semblable, l'effet de miroir qui stérilise la relation.

Le règne des fantasmes, de l'imaginaire qui réduit l'autre à ce qu'on y projette.

La violence qui s'exerce par l'argent.

La tromperie, la trahison, l'abandon.

La stérilité. On peut y être jeté, on peut le faire subir à l'autre [1]. »

[1] Maurice Bellet, le Dieu pervers, éditions du Cerf, 1990.



Pour se ré-orienter, mieux vaut se tourner vers le cœur, notre centre neuro-cardio-vasculaire qui est en lien avec le divin (avec la Singularité) par nos convictions – sensations – émotions profondes : par elles nous créons, attirons et rejetons toute chose avec l'aide divine...